

**PAGES  
MANQUANTES**



LE  
ROSAIRE

LE PARDON  
DU  
ROSAIRE.

“ Aujourd’hui, commémoration de Notre Dame de la Victoire, fête que le saint pape Pie V institua en actions de grâce de la glorieuse victoire remportée par les chrétiens sur les turcs, dans un combat naval, par l’assistance particulière de la très Sainte Vierge. Le pape Grégoire XIII ordonna que tous les ans la solennité du Rosaire fût célébrée pour la même cause, le premier dimanche de ce mois.”

C'est ainsi que le martyrologe de l'Eglise romaine annonce aux fidèles la solennité du Rosaire. En ce jour, nous saluons Marie d'un titre glorieux entre tous les titres, nous la proclamons REINE DE LA VICTOIRE. C'est sa puissance victorieuse que nous louons, que nous invoquons, que nous remercions, en récitant les dizaines du chapelet, c'est la protection qu'elle a exercée sur l'Eglise contre l'hérésie que nous rappelons ; c'est la défaite éclatante infligée par son secours aux ennemis du nom chrétien dans des circonstances solennelles ; ce sont des victoires illustres qui ont leur place dans l'histoire de la civilisation—Reine de la victoire : nous lui devons des couronnes. On couronne les victorieux qui ont remporté le prix dans les luttes où s'exercent le génie, la puissance et l'activité de l'homme. C'est ainsi qu'à leur reine victorieuse, les associés du Rosaire décernent une double couronne : *couronne de Roses*, comme l'indique le mot Rosaire,—emblème des vertus de Marie, de sa charité ardente et du parfum qu'exhale sa vie ; *couronne de prières*, de louanges, de félicitations et d'actions de grâces, par les hommages répétés que nous lui offrons.

C'est donc une grande et glorieuse dévotion que celle du Rosaire—Elle est grande, d'abord, par l'action qu'elle exerce sur les âmes pour les sanctifier et les faire avancer dans les voies spirituelles, et cela de deux manières, la première par l'esprit d'oraison et la sainte habitude de méditer les choses de Dieu, la seconde par l'esprit de prière qu'elle inspire, c'est-à-dire, cette disposition de l'âme qui aime à prier, qui fait prier journellement, en tout lieu, en toute circonstance, dans le travail comme dans le repos, dans le mouvement qui emporte notre vie agitée, comme dans l'absorption que semble exiger parfois l'accomplissement des plus graves devoirs.

Quel est le chrétien qui, après le travail d'une journée bien remplie, en revenant à son foyer, ne peut facilement réciter une ou deux dizaines de cet admirable Rosaire dans lequel se trouve tout, parce qu'il s'y trouve Jésus-Christ ? Ce sera, n'est-ce pas, du temps enlevé à la vie de famille, aux épanchements qui la rendent si douce, aux devoirs qui la rendent si grave ? Eh ! bien, non, ce ne sera pas du temps perdu, ni pour l'affection, ni pour le devoir ! Après une dizaine de Rosaire dite aux côtés de ceux que vous.

aimez, vous savez bien que vous les aimerez mieux, d'un amour plus simple, plus pur surtout, car vos âmes se seront unies par leur côté le plus élevé et le plus divin, celui qui regarde le ciel. En vous voyant dire l'humble prière du Rosaire, en la disant avec vous, vos enfants auront plus de respect, plus de tendresse pour vous : votre prière et votre humilité leur seront un gage de votre douceur et de votre bonté. Et puis, au foyer de la famille si vos cœurs sont désunis, les roses du Rosaire effeuillées sous vos doigts pénétreront de leur parfum discret vos âmes malades : ce parfum peu à peu vous rendra la douceur, la patience, l'amour.

Et si l'on vous dit que le Rosaire n'est qu'une prière *de pauvres, d'humbles et d'enfants*—gardez votre Rosaire—et plaiguez ceux qui ne sont ni pauvres, ni humbles, ni enfants *parce qu'ils n'entreront pas au royaume de Dieu.*

Mais, là n'est pas toute la grandeur, toute l'efficacité du Rosaire. Autrefois, quand l'étendard de la guerre sainte se déployait, c'était, pour l'armée toute entière, en même temps qu'un présage de victoire, un signe de pardon. Avant la croisade, les pontifes étendaient les bras sur les guerriers du Christ, et leur donnaient remise et absolution de leur fautes.

Aujourd'hui, en ce premier jour d'octobre, l'étendard de Marie, l'étendard du Rosaire se déploie : présage de victoire, oui, aujourd'hui comme au siècle des Albigeois, comme au siècle de Pie V—mais aussi signe de pardon. Dans ce temps de la croisade du Rosaire qui embrasse tout le mois d'octobre, les souverains pontifes, et en particulier Léon XIII, accordent aux fidèles des indulgences plus nombreuses qu'en aucun autre temps. Nous allons faire connaître avec le plus de clarté et d'ordre que nous le pourrons l'ensemble de ces faveurs spirituelles. Que si quelques chrétiens—*trop intelligents*, sans doute—sourient de notre souci et refusent de prendre au sérieux la pratique des indulgences, nous leur demanderons de quel droit ils refusent à Dieu la miséricorde qui remet les dettes, puisqu'ils lui accordent celle qui pardonne les offenses.

#### INDULGENCE DE LA FÊTE DU ROSAIRE.

Cette indulgence qui constitue à proprement parler le *pardon du Rosaire*, a été accordée par le pape St-Pie V,

dominicain, en souvenir de la victoire navale remportée sur les turcs dans les eaux de Lépante, le 7 octobre 1571, grâce aux prières des confrères du Rosaire.

C'est une indulgence plénière, analogue à celle de la Portioncule, qui peut être gagnée, chaque année, le jour de la fête du Rosaire, autant de fois que l'on fait de visites à l'autel du Rosaire.

*Quand peut-on gagner cette indulgence?*—Le premier dimanche d'octobre, fête du Rosaire, depuis la veille après midi jusqu'au coucher du soleil, le jour de la fête.

*Où peut-on la gagner?*—Dans toutes les églises où la Confrérie du saint Rosaire est érigée canoniquement.

*Qui peut la gagner?*—Tous les fidèles, même ceux qui n'appartiennent pas à la confrérie du saint Rosaire.

*Comment gagne-t-on cette indulgence?*—Il faut remplir quatre conditions :

1° Se confesser, (il suffit que la confession soit faite dans la huitaine qui précède).

2° Communier, (on peut communier le dimanche ou la veille, dans une église quelconque).

3° Visiter la chapelle du Rosaire dans l'église de la Confrérie. Nous rappelons que l'indulgence plénière se gagne autant de fois que l'on répète la visite. Les visites doivent être distinctes, c'est-à-dire que l'on doit sortir de l'église chaque fois. Si l'on ne peut entrer dans la chapelle du Rosaire, il suffit de l'apercevoir de loin.

4° Prier vocalement, à chaque visite, selon les intentions du Souverain Pontife. (Le choix et la longueur des prières vocales ne sont pas déterminés par l'Eglise : une dizaine de Rosaire suffit. On peut prier debout, à genoux ou assis.)

*Pour qui peut-on gagner cette indulgence?*—Pour soi ou pour les âmes du Purgatoire.

*Privilèges.* Toute personne inscrite dans la Confrérie, et appartenant à quelque communauté, collège ou société catholique peut gagner cette indulgence en visitant la chapelle de cette communauté.

#### INDULGENCES POUR LE MOIS DU ROSAIRE.

La première pensée de consacrer tout le mois d'octobre à Notre-Dame du Rosaire par des exercices quotidiens, est due à un dominicain espagnol, le père Joseph



LA REINE DU ROSAIRE.

Moran, auteur d'un ouvrage sur cette dévotion. Approuvée par les évêques d'Espagne, la dévotion du mois du Rosaire fut bénie par Pie IX, qui l'enrichit d'indulgences. C'est le pape Léon XIII qui, par son encyclique du 1er Septembre 1883 l'a rendue obligatoire pour l'Eglise universelle, afin d'attirer sur elle en ces temps troublés, la protection toute spéciale de la reine du Rosaire.

*Quels sont les exercices prescrits pour le mois du Rosaire ?* Les exercices du mois du Rosaire consistent dans la récitation publique et quotidienne pendant tout le mois d'octobre, de cinq dizaines du Rosaire, suivies des litanies de la sainte Vierge, et d'une prière spéciale indulgenciée en l'honneur de saint Joseph. Ces exercices doivent se faire dans toutes les églises publiques, soit le matin, durant la sainte messe, soit le soir, devant le Saint Sacrement exposé à l'adoration des fidèles.

*Quelles sont les indulgences accordées par N. S. Père Léon XIII, pour le mois du Rosaire ?*

1° Une indulgence de sept ans et sept quarantaines pour l'assistance à chacun des exercices.

2° Une indulgence plénière à gagner une fois dans le mois aux conditions ordinaires de la confession, de la communion et de la visite.

Pour gagner cette indulgence il suffit d'avoir assisté *dix fois* aux exercices quotidiens.

3° Une autre indulgence plénière le premier dimanche d'octobre ou dans l'octave.

*Le mois du Rosaire ne peut-il se célébrer qu'en octobre ?*

Le Souverain Pontife a concédé aux Ordinaires la faculté de le faire célébrer en novembre et même en décembre, dans les paroisses où les travaux des champs pourraient l'exiger.

---

Nous invitons tous les fidèles à venir en grand nombre, avec une foi simple et une humilité sincère, *au pardon du Rosaire*. Que tous viennent s'agenouiller aux pieds de Marie. Ceux qui souffrent, surtout ceux-là, qu'ils viennent. Marie, nous l'appellons mère, mère des malheureux, mère des affligés, mère des souffrants, mère de tous ceux que Jésus aimait, mère de tous ceux qui n'ont point de mère. Pour tous ceux-là, elle a des bontés, des

tendresses qu'elle n'a point pour les autres, surtout, elle a des consolations qui savent guérir et relever les cœurs brisés et les courages affaissés.

Où sont-ils, ceux qui sont chargés, et je les soulagerai, où sont-ils ceux qui souffrent, et je les consolerai ? C'est la même parole que Jésus répétait si souvent sur la terre, c'est la même parole, encore plus douce, si c'est possible, sur les lèvres de Marie.

Et ils sont venus et ils viendront—ah ! qu'ils viennent !—ceux qui venaient autour de Jésus : les pauvres qui n'ont de place nulle part—ceux qui peinent et qui ne recueillent pas les fruits de leur fatigues—ceux qui meurent de faim, parce que Dieu les a bénis dans leur postérité—ceux qui habitent trop loin pour que la charité boiteuse, puisse les atteindre ! qu'ils viennent là, tous, autour de Marie, les affamés, les pauvres—et aussi les pécheurs, ces lépreux que l'on fuit et que l'on abandonne, et que seule la main très pure de Marie est digne de toucher et de guérir.

Notre Dame de la Victoire, notre Dame auxiliaresse, la Reine du Rosaire, souriante et les bras ouverts, attend son peuple fidèle du Canada.

---

## PANÉGYRIQUE DE ST-DOMINIQUE.

*prononcé dans l'Eglise N. D. du Rosaire par le R. P. Wucker, des Pères de la Miséricorde de New-York.*

(suite)

Le Psautier de Marie, qui n'est qu'un long cri d'amour, ne perdit rien de la fraîcheur de ses pages malgré l'usage quotidien et ininterrompu qu'en fit S. Dominique et il le légua ainsi à ses fils qui l'attachèrent à leur ceinture comme une épée glorieuse et toujours victorieuse. Mais ce n'est pas à Dominique seulement et à sa famille que ce présent du ciel était destiné : par eux il devait passer au monde entier, comme par Marie lui était donné Jésus, le Sauveur, et voyez s'ils en ont ménagé les exemplaires. Où donc n'est-il pas le Rosaire, car vous avez deviné que c'est du Rosaire que je parle, où donc n'est-il pas ? quelles mains qui n'en aient égrainé les baies ? quelles lèvres qui n'en aient murmuré la

céleste formule ? quels cœurs qui n'en aient médité les mystères divins ? Ici, on le porte au cou comme un collier d'honneur ; là, il entoure les reins comme une ceinture de force ; plus loin, il enserre le bras comme une chaîne de fidélité ou enlace les mains comme un lien d'amour, et de même que l'incassable corde qui retient captif au sol le ballon d'où l'ennemi est signalé et d'où le secours est attendu, ainsi il tient rapproché de notre terre, dans les limites où notre ascension peut atteindre et d'où nos prières peuvent avoir un écho, le ciel avec son Dieu tout-puissant et les Saints messagers de sa miséricorde. Partout où un malheur est à redouter, où il y a une lumière à demander, où il y a une plaie à guérir, où il y a un abandon à consoler, où il y a un retour à désirer, où il y a un courage à relever, où il y a une mort à pleurer ; partout où l'homme de science s'assied dans une muette impuissance en face du lit du moribond ; où l'homme des durs labeurs laisse tomber ses bras qui se refusent de lutter plus longtemps avec la noire misère ; partout où l'humanité tremblante sous les coups redoublés qui la frappent est forcée d'avouer l'inutilité de ses efforts et l'insuffisance de ses moyens, le Rosaire à la chaîne brillante ou mouillée peut-être apparaît ou réapparaît ; il glisse dans les mains qui reprennent courage au travail, il s'enroule autour de l'espérance qui fuyait et qu'il ramène, il est jeté comme une ancre qui brave les tempêtes dans les profondeurs du ciel et attache au rivage où se brisent infailliblement, comme le pot de grès jeté contre la roche, les vagues les plus furieuses, la frêle barque aux voiles déchirées et aux matelots épuisés. Et lorsque le monde oublie l'invincible puissance que cache ce Rosaire béni, le Pape s'assied dans sa chaire infaillible et le lui rappelle avec des accents si beaux et si touchants que le monde tombe à genoux et recommence à le dire et pour ceux auxquels la voix du Pape n'apporte pas la confiance désirée dans cette prière, Marie se montre dans la grotte de Massabielle, les mains jointes, d'où tombe son cher Rosaire, elle l'égrène pieusement et le présente à Bernadette comme le moyen de salut qui force le cœur de Dieu.

Mais que fais-je mes frères, le panégyrique de S. Dominique ou le panégyrique du S. Rosaire ? je fais le panégyrique de S. Dominique parce que je fais celui du S.

Rosaire et celui du S. Rosaire parce que je fais celui de S. Dominique. Le Rosaire est à Dominique et l'éloge du saint, le plus savant et le plus pompeux, où l'exposition de cette vérité ne tiendrait pas la plus large place serait un éloge incomplet et tronqué. Le Rosaire s'identifiera tellement à l'Ordre que nous entendrons plus tard le révérendissime père Monroy, Maître Général, dire qu'il est sa fleur la plus belle et que les charmes et les splendeurs de l'Institut disparaissent quand cette fleur commence à s'étioler mais que sa revivance attire sur lui la rosée du ciel.

Mais reprenons notre narration en revenant à la personne même de Dominique, après avoir loué comme il était juste de le faire sa grande et pieuse œuvre de l'établissement et de la dévotion du S. Rosaire.

Dominique rentra à Toulouse en l'année 1214 après la prise de cette ville sur les hérétiques par le comte de Montfort. Son intention en y venant, était d'y poser la première pierre de l'édifice religieux qui, depuis longtemps, faisait l'objet de ses méditations au milieu même des travaux incessants de son apostolat dans le Languedoc, cet édifice que le Pape verra plus tard en songe sous la forme d'une colonne inébranlable sur laquelle repose l'édifice plus vaste de l'Eglise toute entière. Il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par Foulques, Evêque de Toulouse, ainsi que par le comte de Montfort ; un pieux citoyen, Pierre Cellani, dont le nom mérite d'être mentionné avec des sentiments de profonde gratitude, mit à sa disposition et à la disposition de ses disciples sa propre maison, très large, avec toutes ses dépendances, ce qui lui fit souvent répéter ces paroles où sa gloriole méridionale et inoffensive prenait de petits acomptes sur la récompense future : "Ce n'est pas l'Ordre qui m'a reçu chez lui, c'est moi qui ai reçu l'Ordre chez moi." Les compagnons de Dominique étaient au nombre de six, portant l'habit des chanoines réguliers de la cathédrale d'Osma. Ces six religieux avec leur supérieur, premiers novices d'un Ordre puissant, étaient comme sept nouveaux Sacrements, comme sept fontaines de grâces s'échappant des bords mêmes de leur blanche robe saturée par la sainteté de leur vie ; car du jour même, dit Malvenda, où ils s'établirent à Toulouse, ils se conformèrent à des règles religieuses

et se perfectionnèrent journallement dans la pratique de l'humilité.

Quelle joie pour Dominique, à l'âme contemplative et dont l'existence jusqu'ici avait été si agitée, de se retrouver dans la retraite paisible du cloître, entouré de disciples qui apportaient une sainte émulation dans les exercices de piété et les actes de charité de la communauté la plus fervente ! Et pourtant quelque doux que fût à son cœur ce repos et quelque nécessaire qu'il parût à ses membres, il ne s'y endormit, ni ne s'y oublia. Son Institut avait un but qui ramena son esprit dans de nouvelles préoccupations. Il voulait que ses membres fussent les hérauts de la parole de Dieu et ses vivants commentaires. Mais ce ministère de la parole de Dieu suppose plus qu'une simple connaissance du texte des Saints livres ; il en faut l'intelligence précise, qui définit son sens, le limite et le protège contre les interprétations où la mauvaise foi au service de quelque vil intérêt excelle si habilement à dénaturer la véritable doctrine. De plus, ce sens une fois reconnu, il faut savoir l'harmoniser avec les sciences naturelles, avec toutes leurs découvertes, pour enlever à celles-ci l'apparence même du triomphe sur les enseignements de Dieu. Ce ne sont donc pas des esprits incultes médiocrement instruits qui suffiront à une telle tâche. Il faut des intelligences supérieures qui s'imposeront autant par la sûreté que par l'étendue de leur savoir ; c'est pourquoi le premier soin de Dominique est de trouver à ses compagnons des maîtres habiles qui les prépareront à cette importante et si difficile mission, et lui-même ira s'asseoir avec eux aux pieds de la chaire du célèbre Docteur Alexandre qui, en ce temps, professait avec tant de succès dans les écoles si renommées de Toulouse.

L'Evêque Foulques bénit de tout son cœur, dans son berceau, cet Ordre naissant où la piété fervente et la profonde science marchaient de front, et quand il fut appelé à Rome pour assister au Concile de Latran, il prit avec lui le saint Fondateur pour le présenter au Pape et recommander à sa Paternité les disciples et le maître.

La renommée, à la marche rapide, avait précédé Dominique dans la ville éternelle et le Pape Innocent III entouré des Pères du Concile le reçut avec une flatteuse cordialité. Mais effrayé, du vaste projet du Saint, il hésitait

à le confirmer dans toute son étendue lorsque la vision dont j'ai parlé lui manifesta la volonté de Dieu à ce sujet et le fit acquiescer à la prière de Dominique. Plein de joie et de gratitude, celui-ci ne quitta Rome qu'après avoir passé des heures et des journées en prières d'actions de grâces dans les basiliques de la ville sainte, devant le Très Saint Sacrement et les reliques du Sauveur, et c'est dans une de ces visites à S. Pierre qu'il eut la vision de deux hommes présentés à Dieu par la Sainte Vierge et dont les vertus et les mérites devaient apaiser sa justice irritée. Il se reconnut lui-même dans l'un de ces hommes et en quittant la basilique il rencontra le second qu'il n'avait jamais vu auparavant. Il se jeta dans ses bras en disant : Vous êtes mon compagnon, ne nous séparons plus et aucune puissance ne pourra nous vaincre. Cet embrasement de Dominique et de François n'a rien perdu de son étreinte à travers les siècles, ils sont compagnons encore les enfants des deux grands Patriarches ; ils s'en vont par les mêmes chemins de l'abnégation et de la charité : plus étrangers aux coutumes du siècle que ne l'est leur robe uniforme aux caprices de ses modes et invincibles dans leur apparente faiblesse. Caraloga la bienheureuse, Assise la gracieuse forment la base du vaste triangle dont le sommet est Nazareth la fleurie, emblème de la Trinité terrestre au service de la Trinité du ciel où Dominique par les lumières de la science et François par les attraits de la pauvreté perpétuent l'action du Christ et le rendent visible et présent encore aux enfants des hommes.

Dominique maintenant quitte Rome et retourne auprès des chers siens dont le nombre, pendant son absence, s'est accru de dix nouveaux membres. Il réunit cette petite communauté dans la maison de Prouille en Chapitre où fut adoptée la règle de S. Augustin. A partir de cette heure les fondations se succédèrent à de courts intervalles, à Paris, Prouille, Clermont, Metz, Venise, Padoue, Rome, Bologne, Madrid, en Bohême, Russie et Suède évangélisées par le Saint Patron de ce diocèse et de cette ville. Vienne, Saragosse, Barcelone, Limoges, Dinan, Reims, Orléans, Poitiers voient les frères arriver. Et qui donc ceux qui viennent peupler tous ces couvents ? Sont-ce des intelligences éteintes qui espèrent rayonner d'une lumière d'emprunt en gravitant autour de Dominique, l'astre si

brillant ? Sont-ce des âmes lâches qui fuient les combats du dehors et viennent s'abriter derrière les remparts du cloître ? Sont-ce des courages malheureux et brisés qui recherchent l'ombre et le repos après les humiliantes défaites ? Eh ! non, qu'eût donc fait Dominique avec des rebuts, avec des cadavres à la recherche d'une tombe ? Il lui faut l'élite de l'intelligence et du cœur et il l'a. Les chaires des Universités fameuses de ce temps se vident et ses professeurs vont remplir les cellules des couvents qui surgissent à leur ombre et quand pendant trois ans le Psautier de David et le Psautier de Marie ont remplacé entre leurs mains les longs rouleaux de parchemins, les mêmes hommes reviennent dans les mêmes chaires, vêtus de blanc et de noir, tous pareils, la tête rasée, le visage émacié par les jeûnes sévères ; mais combien la nourriture refusée à leur corps a engraisé leur âme, et combien le silence du cloître a donné à leur voix une attrayante puissance ! Voyez donc la foule des jeunes gens qui les entourent, ne les quittant pas du regard, buvant leurs paroles comme un nectar des cieux et avec leurs paroles la science féconde qui éclairant l'esprit épure les affections du cœur tellement que les élèves suivaient les maîtres dans leurs retraites et qu'un proverbe du temps disait de l'un d'entre eux que les jeunes gens qui ne voulaient endosser l'habit des frères prêcheurs devaient désertier sa chaire.

(à suivre).

---

### ST-LOUIS BERTRAND.

(10 octobre)

Voici, entre tous les saints de la famille dominicaine, une figure saisissante, une de ces figures dont l'originalité s'accuse au premier regard.

En vérité notre saint fut, comme ses frères canonisés, plein de foi, humble, chaste, doux et généreux au plus haut point ; mais l'esprit de mortification qui l'anime, se reflète sur chacune de ces vertus, et leur donne un ton spécial de sévérité dont les fortes âmes peuvent seules comprendre la richesse. Et c'est le petit nombre, hélas ! — Quant aux autres, aux indolents, aux revêches qui se

refusent à la pénitence et la laissent en partage à quelques stoïques, Dieu les prenne en pitié. Ils ont beau dire, souffrir, souffrir beaucoup est le fait de quiconque a péché, de quiconque comprend l'œuvre de la Rédemption et s'y passionne.— Les saints entendaient ainsi les choses.—  
 “*Domine hic ure, hic seca, hic ne parcas, ut in æternum parcas.*” “Seigneur, s'écriaient-ils, Seigneur, ici-bas brûlez, coupez, ne m'épargnez point, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité”. Et saisissant les verges saintes, ils ne s'en départissaient plus. Hé ! n'étaient-ils pas hommes comme nous ? Oui ; seulement ils aimaient Notre-Seigneur autrement que nous, avec cette générosité, cette persévérance, ce courage sans lesquels on fait si peu pour Lui.

Puisse cette esquisse provoquer la sérieuse résolution d'imiter ceux que trop souvent nous nous contentons d'admirer.

\* \* \*

St-Louis Bertrand naquit à Valence en Espagne, le premier jour de l'an 1526. Son père, à deux reprises, avait voulu entrer chez les chartreux, et ce fut sans doute de lui, que Louis reçut ce besoin pressant de se mortifier, besoin qui semblait en lui une seconde nature. Dès l'enfance il a déjà cette passion de la souffrance. Loin de se joindre aux jeux de ses camarades, il se retranche jusqu'aux plaisirs de la conversation. Le soir, il monte, avant les autres, à sa chambre, pour y prier plus à son aise le Dieu des petits enfants. Il se met à genoux et reste longtemps ainsi, les bras étendus en forme de croix ; quand il tombe d'épuisement un coffre de noyer lui sert de lit. Le matin au lieu de prendre un repas réparateur il s'applique au jeûne pour s'habituer au régime des pères dominicains. Car il les aime ces religieux ; il visite souvent leur église et leur a même demandé leur habit. La vie de prière et de pénitence que mènent les Frères plairait à sa générosité encore que sa vocation ne lui viendrait pas du ciel. Malgré de nombreuses difficultés, après un premier échec, bien des larmes et des prières versées au pied de Notre Dame, il obtient enfin la grâce tant désirée. En effet le Père Jean Micon vient d'être élu prier du Couvent de Valence. Ce religieux, d'une admirable vertu, a bientôt reconnu dans notre adolescent une sainteté peu commune,

aussi, le 27 août 1544, il lui ouvre les portes du noviciat.

Désormais, il ne suffit pas à cet ardent novice de sa dure règle ni des austérités qu'elle prescrit. Qu'est-ce-à-dire ? Ah ! l'esprit de Dieu a saisi son âme, l'esprit de ferveur, l'esprit de zèle en toute abnégation et parfait oubli de soi, l'esprit d'amour qui souffre, répare, s'immole sans relâche pour les péchés du monde. Cet esprit change les hommes ; il centuple les forces des faibles, dépose au sein des moins généreux des trésors d'énergie. Que n'opéra-t-il point dans le cœur si bien disposé de frère Louis Bertrand ? A ce régime sa santé décline rapidement, ses amis le supplient alors de mettre un terme à ce qu'ils appellent ses extravagances, mais il ferme l'oreille aux réclamations de la sagesse humaine et se contente de répondre en souriant : "Aimez Dieu et vous "aurez toujours la force de payer sur votre corps la rançon "des âmes."

Une fois prêtre et directement en contact avec les âmes, il redouble de sévérité : ce qu'il prend alors de nourriture en une semaine satisferait à peine le plus strictes exigences d'une seule de nos journées. Le peu de pain qu'il s'accorde, un raffinement d'austérité le lui fait saupoudrer d'une substance amère ; son corps est couvert de cicatrices, de chaînes de fer et de haïres.

Pour ses pratiques de mortification le saint a ses endroits choisis : au couvent, un coin reculé de la maison, pendant ses missions d'Amérique, la lisière de quelque forêt ; voilà le champ clos du chevalier de la pénitence.

Voyez-le. S'armant d'une grosse discipline de fer, il frappe en criant miséricorde pour lui-même et pour les pécheurs, il frappe, mêlant à sa prière son sang qui de ses épaules rejaillit sur les murs et jusqu'au plafond ; il frappe une heure, deux heures, tant qu'il trouve dans son bras un reste de vigueur.

Cette scène se renouvelle chaque jour, parfois matin et soir.

Que voulez-vous ? Il voit de si près la misère des pécheurs, leurs immenses besoins ! Et puis, à tout instant, au saint sacrifice ou dans ses oraisons, il entend autour de lui des soupirs et comme des voix qui l'implorent en gémissant : ce sont les pauvres âmes du purgatoire à qui Dieu permet d'aller, auprès du bienheureux, demander

secours et soulagement, et dès lors ne faut-il pas qu'il fasse violence au ciel ?

Dans une conversation tenue au sortir d'une semblable flagellation, le Père Alarcon ayant posé sa main sur l'épaule du saint, le vit se retirer vivement et frissonner de douleur ; il parut ne s'être aperçu de rien, mais se rendant aussitôt à la cellule du Père Louis, il se saisit des linges qui avaient servi à étancher son dos meurtri ; il les garda soigneusement et les distribua dans la suite, par petites pièces, aux admirateurs du saint.

\* \*  
\*

Saint Louis Bertrand n'eut jamais le génie d'un St-Thomas d'Aquin ou d'un St-Antonin de Florence. L'étude, au contraire, lui coûtait beaucoup : il n'y faisait que des progrès bien lents ; il fallait son énergie et son humilité pour subir dans de semblables conditions les longues études dominicaines. Son ministère en sera-t-il moins éclairé et moins fécond ? Non pas. Dieu qui est le Maître de la science (1) accordera à la prière pénitente de son serviteur les lumières qu'il ne lui veut point voir trouver à sa table de travail.

En effet, on eût dit St-Vincent Ferrier revenu sur terre. Comme autrefois, les églises ne peuvent contenir la foule qui s'attache aux pas du nouvel apôtre de Valence : aussi bien quelle ne devait pas être la prédication de cet homme qui montait en chaire les épaules meurtries et l'âme encore toute enflammée des ardeurs de l'oraison ?

Souvent il n'avait qu'à se montrer pour produire un bien réel. Partout où passent les saints, c'est Dieu qui passe. Oui, rien qu'à voir cet air recueilli et plein de Dieu, cette figure amaigrie par la pénitence et dans ces yeux si doux, si bons et sur ce front si calme son âme de saint se reflète toute pure, on voulait devenir meilleur parce que l'on se sentait plus près de Dieu.

Sa parole ne consistait pas dans un vain étalage de phrases et de raisonnements spécieux. C'est le cœur et le cœur aimant qui rend éloquent. Or, le sien ne connaît qu'un amour : Jésus-Christ. Aussi c'est avec sa croix dans la main qu'il parle de Lui, avec une conviction, une

(1) Deus scientiarum Dominus, I Reg. II, 3.

véhémence, une abondance de larmes qui font germer au fond des âmes d'admirables fruits de sainteté.

On n'a jamais connu, même approximativement, le nombre de pécheurs convertis par St-Louis Bertrand. Ses historiens affirment que pendant les sept années qu'il fut missionnaire aux Indes Occidentales, il y baptisa plus de dix mille sauvages.

Il mourut le 9 octobre 1581, après cinquante ans d'un rude service sous les étendards de Jésus-Christ, nous laissant un grand exemple de pénitence et d'austérité.

Demandons-lui la grâce de le suivre de loin sur cette voie douloureuse qui mène au salut et à la gloire.

FR. N. . . . .  
des fr. prêch.

---

#### BIBLIOGRAPHIE.

---

I.—*Prières et cantiques*, du R. P. Police, des pères Maristes de Boston. Joli petit volume contenant un grand choix de cantiques simples et variés. Le dépôt pour le Canada est chez Messieurs Granger frères, libraires à Montréal. Prix d'un exemplaire 75 cts.

La douzaine se vent \$7.20

II.—*En vente au couvent de St-Hyacinthe : Les Dominicains, lettres à un jeune homme* par le R. P. Paul Dnchaussoy, des Frères Prêcheurs. 15 cts.

*La Salutation Angélique* expliquée par le R. P. Matthieu, des Frères-Prêcheurs, 20 cts.

---

#### RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

---

L'Eglise—N. S. Père le pape Léon XIII—L'Ordre de St-Dominique et ses œuvres—Nos prédicateurs—Notre noviciat—L'heureux terme de plusieurs voyages—Plusieurs vocations—L'avenir d'un jeune homme—Une personne en danger de perdre la vue—Une affaire importante—Toutes les personnes qui aident à la propagation du S. Rosaire—Les personnes qui font partie de l'œuvre des noviciats, et cette œuvre elle-même—Dix membres défunts de l'œuvre du noviciat : M. Joseph Paquet, (Deschambault)—Mme Juge Thomas Loranger (Montréal).—Mme Rodier, (Montréal).—Mme F. Dussault, (Québec).—M. J. Bte Billon, (St-Hilaire)—M. Eudore Poiré, Mme Swibert Carrière, Mme Alexis Rousseau (St-Charles-Bellechasse) Mlle Albina Leroy, M. Alexis St-Amour, (Montréal).

## LE PAUVRE D'ASSISE.



Un frère voulait un jour éprouver l'humilité de St-François. Il s'en allait à sa rencontre et il lui disait : "Pourquoi, pourquoi, pourquoi toi plutôt qu'un autre ?"—Saint François répondit : "Que veux-tu dire ?"—"Je veux dire, répliqua frère Masséo, pourquoi tout le monde court-il après toi, et semble-t-il que chaque personne désire te voir, t'entendre et t'obéir ? tu n'es pas beau de corps, tu n'es pas d'une grande science, tu n'es pas noble. D'où donc te vient que tout le monde court après toi ?"

Ce n'était pas à François qu'il fallait adresser cette question pour avoir la vraie réponse. Il fallait l'adresser à ces foules qui venaient au devant de lui portant des rameaux et chantant des cantiques, qui lui faisaient escorte de leur vénération et de leur allégresse, qui s'empressaient, qui s'étouffaient pour approcher de lui un peu

plus près, contempler un instant la lumière de son regard, baiser sa pauvre robe.

De toutes ces poitrines, un seul cri eût répondu, le cri arraché autrefois à la sincérité du peuple de Jérusalem : jamais homme n'a parlé comme cet homme !

Alors, qu'est-ce qu'il dit donc ce pauvre en haillons, délabré, pitoyable de misère et d'épuisement ?

Il dit aux populations italiennes déchirées de querelles incessantes, meurtries de luttes sans trêve : La paix soit entre vous.

Il dit à ces cités haineusement fermées, hérissées

d'orgueil et d'hommes d'armes, frémissantes de vieilles jalousies et de vieilles rancunes, ensanglantées par les vengeances accomplies : Pardonnez ceux qui vous offensent.

Il dit aux nobles et aux riches qui jouissent et qui écrasent, au pauvre qui se redresse, sourdement envieus d'écraser lui aussi : Heureux les pauvres de cœur.

C'est tout ce qu'il dit.

Mais cette voix n'est qu'un murmure perdu dans l'immense clameur que répète sans cesse un siècle d'égoïsme et de cupidité !

—Acquérir, acquérir encore—gagner l'or qui *répond à tout* et pour cela écraser, écraser encore, et puis, dominer, régner, être maître !

Et François redit encore sa simple et douce parole, qui résume sa vie : Donner, donner encore, jusqu'à se donner soi-même !

Et c'est lui qui a le dernier mot.

Il a fallu que cette société du moyen âge, avide de jouissances et par là-même si terrible dans ses emportements, descendît des hauteurs de son orgueil où elle menait sa vie de sauvage indépendance, qu'elle vînt s'agenouiller, domptée, aux pieds du pauvre d'Assise, et comme le loup de Gubbio, déposer, dans la main douce du saint, sa main meurtrière—en signe de paix.

Ce qui fait la force et la permanence d'un pacte, c'est l'échange entre les parties. Ici, l'échange se fait entre un siècle et un homme. Mais, cet homme est encore là, et ce siècle pourrait renaître—et le pacte se renouveler.

*A qui promet le renoncement, François promet la liberté.*

Lorsque l'amour de la croix eût embrasé le cœur de St-François d'Assise, il n'eût plus de repos qu'il ne se fût dépouillé publiquement des vêtements de sa condition pour se revêtir des haillons d'un mendiant. Les premiers qui le virent, pauvre, exténué, le visage amaigri, les pieds nus, traverser ces rues d'Assise qu'il éblouissait jadis de l'éclat de sa jeunesse et de son luxe, pensaient qu'il était devenu insensé.

Quelques uns, seulement, en déposant une aumône dans cette main qui jadis jetait l'or sans compter, réflé-

chissaient qu'il y avait là, peut-être, une grande sagesse. Ainsi pensait Bernard de Quintavalle qui fut le premier compagnon de François. La sagesse, disaient les anciens, exciterait d'incroyables amours si elle venait à être aperçue des yeux du corps. Grave et prudent, Bernard de Quintavalle fut longtemps à considérer le mystère de cette vie dont les désenchantements et les rebuts, malgré lui, l'attiraient invinciblement. Il se leva enfin, laissant tout souci d'amour propre et de réputation, il s'en vint à François et lui dit simplement : Je partagerai votre vie. De se sentir compris, François dut tressaillir. Mais, sentant bien que toute cette œuvre venait de Dieu, pour régler et confirmer leur genre de vie à tous deux, il ne voulut de parole ni d'autorité que celle de Dieu. Par trois fois il ouvrit au hasard le livre des Evangiles. Et par trois fois l'Evangile répondit par les paroles qui expriment l'absolu, le parfait renoncement :

Si tu veux être parfait, vends tes biens et donnes en le prix.

Ne garde rien à toi pour porter dans le chemin.

Renonce-toi et viens après moi.

François dit à son compagnon : « Frère, voilà quelle sera notre vie et notre règle, quelle sera aussi la vie et la règle de tous ceux qui, dans la suite, voudront se joindre à notre compagnie. »

Sa règle, c'est donc le renoncement absolu, immédiat. C'est là tout ce qu'il demande ; mais en demandant cela, il sait bien qu'il aura tout le reste. La perfection de l'homme, c'est d'aller au bout de ses forces par le développement progressif, continu de ses facultés. Qu'il s'agisse des forces de l'esprit ou des forces du cœur, l'effort est sanglant : il crée les héros. Mais, le plus grand effort que l'on puisse demander à un homme, c'est de renoncer à ce qu'il est, à ce qu'il peut, à ce qu'il veut. C'est l'effort qui crée les saints, c'est-à-dire les parfaits absolus. A qui s'est renoncé lui-même, on peut tout demander.

Mais, le renoncement n'est point un principe philosophique—c'est une règle de vie, une œuvre de détails, par conséquent. Aussi François la poursuit tout le long du jour en lui et dans ses compagnons.

C'est par un acte de générosité que l'on obtient son entrée dans sa compagnie : il faut vendre tous ses biens,

en distribuer le prix aux pauvres, sans rien garder ni pour soi ni pour les frères ; alors, quand on se présente les mains vides, à peine vêtu, le saint trouve des paroles douces comme le miel pour vanter les attraits et les beautés de la pauvreté. Pour les demi-généreux qui mesurent leur renoncement, il n'a, au contraire, que des paroles sévères, parfois sanglantes : Va ton chemin, frère mouche, disait-il alors, tu n'es pas digne de devenir l'un des pauvres de Jésus-Christ !

Comme il avait été lui-même mendiant, sans ressource et sans abri, il eût voulu que les frères n'eussent ni revenus, ni demeures, et il en donnait toujours pour raison l'Évangile, sa seule règle. Le Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête, pensait-il tristement, quand il voyait les frères élever les murs de quelque misérable couvent.

Dans ces demeures, souvent construites de la main des frères, comme les cabanes de la Pontioncule, que trouvait-on ? Un peu de paille pour dormir, des vases de terre, de mauvaises tables en bois grossier, quelques livres communs—et d'ailleurs, tout n'était-il pas commun parmi ces pauvres choses dont il eût fallu un certain courage pour s'attribuer la triste propriété.

Toutes ces pauvretés enchantaient le regard de François. Il voulait que parmi les frères tout sentît l'état de pèlerin et en quelque sorte chantât l'exil où ils étaient.

Oui—c'était bien là le renoncement qu'il avait rêvé, celui que l'Évangile lui avait enseigné.

Pourtant, tout n'était pas là encore.

“Frère Léon, disait François à son compagnon le plus aimé, quand même il plairait à Dieu que les frères mineurs donnassent à toute la terre un grand exemple de pauvreté et de sainteté, toutefois écris et souviens-toi que là n'est pas la joie parfaite.”

Et frère Léon, simple et doux, répondait : “Père, je te prie, de la part de Dieu, de m'apprendre où est la joie parfaite.”—“Quand nous serons à Sainte-Marie-des-anges, trempés de pluie, transis de froid, souillés de boue, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte du couvent et que le portier viendra en colère nous demander : qui êtes-vous ? et quand nous lui dirons : Nous sommes deux de vos frères, et qu'il répondra : Vous ne dites pas vrai,

vous êtes deux ribauds qui allez trompant le monde et dérochant les aumônes des pauvres, allez vous-en, et lorsqu'il ne nous ouvrira point et nous fera rester dehors, à la neige, à la pluie, avec le froid et la faim jusqu'à la nuit ; alors, si nous supportons tant d'injustice, de dureté et de rebuts patiemment, sans trouble et sans murmure, pensant avec humilité et charité que ce portier nous connaît véritablement, et que Dieu le fait ainsi parler contre nous, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite.

“ Et si nous persistons à frapper, et que lui, sortant tout en colère, nous chasse comme des imposteurs, avec des injures et des soufflets, disant : Hors d'ici, misérables voleurs ! et si nous supportons cela avec patience, avec allégresse et avec amour, frère Léon, écris que là est la joie parfaite.

“ Et si, forcés par la faim, par le froid et par la nuit, nous frappons encore, appelant et demandant, pour l'amour de Dieu, avec beaucoup de larmes que le portier nous ouvre, et qu'il nous mette seulement à l'abri, et si lui encore plus irrité, s'écrie : Voici d'impertinents coquins, je les paieraï bien comme ils le méritent ; et qu'il sorte avec un bâton noueux, et que nous prenant par le capuchon il nous jette à terre, nous battant et nous meurtrissant, si nous soutenons toutes ces choses avec patience et allégresse, pensant aux peines du Christ béni, ô frère Léon, petite brebis de Dieu, écris que là est enfin la joie parfaite.

“ Et maintenant, frère, écoute la conclusion : *Au-dessus de toutes les grâces et de tous les dons de l'Esprit Saint que le Christ accorde à ses amis, est celui de se vaincre soi-même, et, pour l'amour du Christ, de soutenir volontiers les peines, les injures, les opprobres et les mémoires.*”

C'est là le dernier mot du renoncement.

Mais, une pratique aussi sincère de l'Évangile heurtait trop rudement les préjugés du monde. On se moquait de ces déguenillés, on leur disait avec ironie qu'il y a folie à demander le bien d'autrui quand on a spontanément abandonné le sien. L'opposition grandissait, presque universelle. Elle amena François et ses compagnons devant l'évêque d'Assise.

C'est là qu'il va se justifier ; c'est là qu'il va dévoiler

l'audace de son idéal et la révolution profonde qu'il opérera dans l'Eglise et dans le peuple quand il sera réalisé.

L'évêque d'Assise aimait les frères. Il leur parla avec bienveillance : "Je trouve votre vie bien dure, dit-il, n'y a-t-il point d'excès à renoncer ainsi à toute possession ?"

François répondit : "Messire, s'il plaît à Dieu, nous ne posséderons aujourd'hui ni jamais que le trésor de la pauvreté. Pour le défendre, nous n'avons pas besoin d'armes ni de combats. Mais, les biens de ce monde ne vont guère sans procès et sans dissensions, au bout desquels il y a les violences et la guerre. C'est la ruine de tout amour de Dieu et du prochain, et c'est pour cela que nous ne voulons point avoir de possessions en ce monde."

C'était affirmer l'affranchissement de son Ordre naissant des liens et des dangers de la féodalité.

Et c'est là la grande liberté que François promet à ses compagnons en retour de leur renoncement.

La cause de l'Eglise, en ce temps-là, s'était confondue avec la cause de la féodalité, comme elle s'est confondue dans d'autres temps, et jusque dans le nôtre, avec d'autres causes, souvent bien moins nobles. L'Eglise immortelle, liée à une cause périssable, et par là même, condamnée un jour ou l'autre à être liée à un cadavre, c'était la lumière de la vérité obscurcie dans le monde, c'était la chaleur féconde des vertus et des enthousiasmes chrétiens se retirant peu à peu des âmes abandonnées.

François, comme autrefois Grégoire VII, comme de son temps Innocent III, comme plus tard Boniface VIII, a compris que l'Eglise pour vivre et pour répandre sa vie a besoin d'être libre. Il proclame que son affranchissement a commencé, et, comme il n'y a pas de plus puissant attrait pour faire aimer la liberté que la vie d'un homme libre, il montre à l'Eglise et au monde des hommes libres—ses pauvres compagnons, les mendiants.

Ah ! ce ne sont pas ceux-là qui iront *baroniser*, se lancer dans les ambitions, dans les rivalités, dans les querelles sanglantes des seigneurs ! Ils ne feront pas de ces évêques et de ces abbés dont la crosse gouverne des territoires et commande des armées ? Ils n'auront point les soucis et les attaches des affaires et des intérêts de la terre ! Ils ne veulent point de charges, ils ne veulent point de

droits. Gardant seulement dans leur poitrine leur cœur libre des soucis d'argent ou d'ambition, ils ne réclament qu'une chose, la liberté de donner ce cœur plus généreusement, à Dieu d'abord, aux hommes ensuite ; ils veulent aimer mieux et plus que les autres, et pour cela être libres, parce que leur amour est une liberté.

De ce même pas qui l'a conduit devant l'évêque d'Assise, François s'en va devant l'évêque de Rome et lui expose avec feu comment l'Eglise a besoin de renoncement pour avoir un peu de liberté.

Cette affaire de mendiants intéressait si bien l'Eglise entière, qu'elle fut portée devant le sacré collège des cardinaux. Ce n'était pas la première fois que des réformateurs zélés lançaient dans le monde chrétien ce mot : pauvreté—si puissant pour flétrir la hiérarchie et soulever l'admiration du peuple—tout cela à bon marché, l'orgueil y trouvant plus que son compte. On avait déjà dit, depuis longtemps que les dignitaires de l'Eglise étaient corrompus par leurs richesses, et qu'il *n'y avait plus que les sabots pour parer au mal*. Mais presque partout la réforme avait engendré le schisme—excepté à Clairvaux où elle ne dura pas.

Qu'il flotte ce drapeau de la vertu évangélique ! oui, tous le désiraient—mais qu'une main ferme le soutienne !

Et François venait, et, devant ces hommes, prévénus et aigris peut-être contre ses idées, il expose une œuvre plus radicale que toutes les autres, une pauvreté plus audacieuse que toutes les pauvretés albigeoise, vaudoise ou cistercienne !

Les cardinaux répondaient avec calme, avec force, par des raisons. Seul, le cardinal de Saint Paul, l'ami des frères, parla pour eux : “ Si nous refusons la demande de ce pauvre en disant que sa règle est trop difficile, prenons garde de rejeter l'Évangile lui-même.” Chacun resta pensif, mais nul n'osa se prononcer.

Alors, François s'en vint seul devant le pape, et prenant une attitude royale, selon la belle expression de Dante, il lui parla :

“ Saint Père, voici que ce Dieu m'a montré.

“ Une fille très belle, mais extrêmement pauvre, vivait seule et libre, au désert. Un roi la vit et, charmé de sa grâce, il l'épousa. Il demeura quelques années avec elle,

et ils eurent des enfants d'une beauté singulière. La mère nourrit ses enfants avec un soin extrême, et, quand ils furent grands, elle leur dit : Enfants ne rougissez pas d'être pauvres, vous êtes fils de roi. Allez à votre père : nul autre que lui ne doit soutenir votre vie.

“ Ils vinrent à la cour, et le roi leur dit : De qui êtes vous fils ? Et quand ils eurent répondu : Nous sommes les fils de la pauvre femme qui habite au désert, le roi les embrassa avec joie et leur dit : Vous êtes mes enfants, soyez sans crainte, j'aurai soin de vos jours.

“ Le roi, poursuivit intrépidement François, c'est le roi des rois ; et c'est moi, mon seigneur, qui suis cette pauvre fille du désert. Le roi des rois m'a dit qu'il pourvoierait aux besoins des enfants qu'il me donnerait. Ainsi, ils peuvent rester libres de richesses et d'inquiétudes : comment les abandonnerait-il, ceux qui ont tant de droits à sa sollicitude ? ”

— “ En vérité, s'écria Innocent III, cet homme est la colonne de l'Eglise ! ” Et c'est vrai qu'il l'était.

Quand l'Eglise chancelle, ce n'est point aux puissants, ni aux savants, ni aux riches à la soutenir—quand l'Eglise chancelle, c'est précisément que la force, la science et l'argent pèsent trop sur elle. Qu'elle soit libre de tout cela ! qu'elle dise à la puissance du siècle : J'ai une puissance plus inébranlable que toi ; à la science de la raison : j'ai une lumière plus profonde que toi ; à l'argent : j'ai un trésor plus inépuisable que toi ! qu'elle renverse ces appuis qui l'encombrent et qui la ruinent ! que le renoncement et la pauvreté viennent lui donner sa liberté : c'est d'être esclave qu'elle chancelle !

Ce sera la gloire de François d'apparaître aux regards anxieux des pasteurs de l'Eglise comme celui qui soutient l'édifice de Jésus-Christ. Ce sera sa gloire d'entendre la voix de Dieu lui dire—aujourd'hui et demain—comme autrefois : François ne vois-tu pas que ma maison tombe en ruines, va donc et la relève !

---

Ainsi, l'œuvre est achevée ? Pas encore. Sous la main de Dieu qui le conduit, François devait aller plus loin. Affranchir l'Eglise, c'est bien—il faut maintenant affranchir le peuple.

Raconterai-jela genèse de l'écrasement du peuple sous les abus de la féodalité ? Dirai-je comment la reconnaissance et la générosité du peuple créent les privilèges, comment les privilégiés, eux, se créent des droits, et comment ils en abusent, comment le peuple qui se soumet d'abord sans comprendre, se relève quand il a compris, et comment c'est alors la lutte des classes, sanglante, qui commence ?

Mais non, c'est assez d'en avoir dit ces quelques mots : cette histoire n'est-elle point de tous les âges ?

Je dirai plutôt la genèse de l'affranchissement du peuple par François d'Assise.

Au moment où ce pauvre s'interposa entre la haine des grands et la jalousie des faibles, l'Italie était tout en feu et en sang : il commençait déjà à s'opérer le grand mouvement communal qui devait au 12<sup>e</sup> et au 13<sup>e</sup> siècle changer la face de l'Europe. Les communes italiennes se soulevaient contre la dure oppression des feudataires allemands. L'empereur, en réponse, lançait sur ses vaisseaux la lourde masse de ses armées. Il eût bien fallu, alors comme toujours, que la force finît par triompher. Mais François est là, il s'est fait l'ami du peuple, il le couvre de sa force et de sa liberté : en fondant un ordre de pauvres, il honore la pauvreté, la condition la plus méprisée et la plus générale ; en donnant à ses frères le nom de *mineurs* qui désignait alors, en France et en Italie, les bourgeois et le peuple, il déclare que ses enfants seront par excellence les apôtres et les défenseurs du peuple. Ne partagent-ils pas sa vie dure de souffrances et de privations, n'ont-ils pas, comme lui, des aspirations puissantes à la liberté ?—C'était un premier contrat signé avec le peuple.

Mais il fallait à François un contrat d'affranchissement en due forme—ce contrat, ce fut l'institution du Tiers Ordre.

Au bout de onze ans, S. François comptait déjà un peuple de cinq mille hommes engagés à sa suite dans une vie d'héroïsme et de combats. Le fondateur comprenait qu'une vie aussi haute que la sienne, ne pouvait être le fait d'une telle multitude—la parole du prophète devait souvent revenir dans sa pensée : Vous avez augmenté mon peuple, vous n'avez pas augmenté ma joie—“ Il y a

trop de mineurs ! disait-il parfois. Oh ! quand donc le monde n'apercevant plus que bien rarement des mineurs, se plaindra-t-il de leur petit nombre ?" Et pourtant chaque jour les vocations étaient plus nombreuses, les demandes plus pressantes. Des populations entières se jetaient à ses pieds, et lui demandaient avec larmes la livrée des mineurs. Lui qui appelle les peuples à la pénitence, va-t-il les repousser, maintenant qu'ils ont répondu à son appel ?

François songea. Au bout de peu de temps, son esprit inventif et sa charité impatiente eurent trouvé quelque chose : il créerait une nouvelle association d'hommes et de femmes, vaste, illimitée, dont les membres trouveraient, sans sortir du monde, la force et la paix qu'apportent la vie religieuse—quelque temps après, François réunissait à Poggibonzi un petit groupe d'hommes et de femmes, auxquels il donna l'habit du Tiers Ordre de la pénitence. Ce fut la première fraternité des tertiaires. Quelques mois après on trouvait des fraternités florissantes dans le Toscane, dans l'Ombrie et jusque dans la marche d'Ancône. Enfin, une lettre collective des évêques d'Italie écrite vers le même temps à l'empereur Frédéric nous apprend que les populations tout entières étaient affiliées au Tiers Ordre ; à peine se trouvait-il une personne qui ne fut inscrite dans la confrérie des Mineurs ou des Prêcheurs.

Institution populaire s'il en fût, le tiers Ordre est la grande force dont S. François et ses enfants se servirent pour battre en brèche la féodalité.

Les premiers actes publics qui signalent dans l'histoire de ce siècle l'existence du Tiers Ordre ce sont les revendications des tertiaires contre la tyrannie des seigneurs féodaux et l'intervention des papes en faveur des confréries.

C'est que le peuple avait une force maintenant dans cette règle qui lui imposait le renoncement, l'amour de la paix, la charité, oui—mais aussi qui garantissait sa liberté.

Les seigneurs avaient toujours considéré comme un droit de s'attacher par serment et d'emmenner dans leurs guerres les vassaux qui s'abritaient au pied de leurs châteaux ou vivaient de leur domaine. Maintenant le pauvre répondra fièrement à son baron qu'il ne prête serment de fidélité qu'à Dieu et qu'il sert sous un autre étendard que

le sien. Et pour preuve de son affranchissement, il lui tend le pacte qu'il a conclu avec François et par lequel il renonce aux serments et à la guerre.

Si les feudataires en appellent au Pape, le cardinal Hugolin, l'ami des frères, leur répondra du haut de la chaire de St Pierre, qu'il ne laissera pas plus longtemps les oppresseurs accabler d'un joug intolérable ceux qui sont devenus les vrais amis du Seigneur, et il ajoute à la règle des tertiaires cet article protecteur : S'il arrive que les frères soient troublés dans l'usage de leurs droits ou de leurs privilèges par d'injustes vexations de la part des feudataires ou des seigneurs, ils auront le droit de recourir à l'évêque.

La féodalité était atteinte au cœur. Il lui restait les tailles et les redevances, mais déjà les tertiaires avaient commencé à les racheter. Chaque confrérie avait un trésor que la charité des frères augmentait peu à peu et c'était là que l'on puisait pour l'affranchissement de ceux qui étaient encore dans la main des feudataires.

La féodalité était vaincue. Désormais, au dessous d'elle, elle trouvera une multitude affranchie, maîtresse de ses mouvements et de ses actes, indépendante dans sa vie privée et dans sa vie civile, et déjà puissante et déjà menaçante de toutes les ressources de l'association. Ici encore le renoncement avait engendré la liberté. Peut-être n'était-ce pas encore le tiers état, mais c'était peut-être déjà la démocratie italienne trouvant son berceau et sa consécration dans la règle de St François.

---

Le pauvre d'Assise était donc un réformateur ?

Il me semble qu'une réforme suppose toujours l'effort de plusieurs générations.

Constater le besoin d'une renaissance, entrevoir la force d'où elle sortira, s'essayer à lui tracer la voie en écartant, d'une main prudente mais fidèle, les préjugés—c'est l'œuvre de la première génération, celle où l'on ne marche encore qu'à tâtons, quand on est sage, celle où l'on s'égaré, où l'on se brise, quand on est insensé.

Une autre génération se lève, mieux instruite de ses besoins, moins rebelle à l'idée d'une réforme, plus décidée à l'opérer. Et déjà, par ses soins, ce qui n'était qu'un germe aux pousses frêles est devenu un arbre ; la vie est

dans l'épaisseur de son feuillage, son ombre rafraîchit et protège.

Mais les fruits ne mûriront que quand cette génération sera passée. Avec les fruits, l'arbre se multiplie ; maintenant c'est la forêt ; elle survivra à des générations.

Quand St François parut, son œuvre avait déjà été pressentie, soupçonnée ; les idées de pauvreté s'essayaient à percer l'indifférence ou l'opposition, les idées de liberté soulevaient déjà l'enthousiasme des peuples, mais ce n'étaient là que des tendances et des essais. Il fallait qu'une main puissante jetât ces semences dans une terre forte. Ce fut l'œuvre de St François : il représente ces générations intermédiaires qui mettent en acte les instincts, les pressentiments, les tendances des générations précédentes, qui, sans créer les mouvements, les mettent dans leur pleine activité. L'œuvre de St François n'est point d'avoir créé le caractère de son siècle, c'est de l'avoir discerné et de l'avoir fixé. Il laissait à ses enfants le soin de mener cette œuvre à sa dernière perfection.

Ainsi, parfois, des siècles ou des époques se sentent des aspirations, des instincts qui semblent ne devoir jamais s'affermir, s'implanter définitivement. Et pourtant quand l'heure sera venue il faudra que l'œuvre soit faite, à moins que la génération qui devait l'accomplir ait oublié de se lever, ou soit déjà morte d'affaissement !

Heureux ceux qui comprennent que plus les aspirations d'un âge sont larges et élevées, plus aussi il est demandé de sacrifices et de renoncements à la génération qui les doit réaliser.

LY REY.

---

## CHRONIQUE.

QUÉBEC. Mgr. le coadjuteur de Québec a envoyé une circulaire au clergé demandant des prières, à l'intention du Souverain Pontife, pour le 20 septembre dernier. Ce jour était le 250<sup>e</sup> anniversaire de l'invasion de Rome par les révolutionnaires italiens. Ils se proposaient de célébrer par une grande fête la victoire de la révolution sur la papauté. Le même jour, des messes ont été chantées dans les églises de Québec pour obtenir du ciel que la liberté soit rendue au Vicaire de Jésus-Christ et qu'il recouvre l'indépendance temporelle dont il a besoin pour le bon gouvernement de son Eglise.

Nous ne pouvons qu'exhorter les fidèles à continuer leurs prières pour le saint Père, surtout pendant ce mois d'octobre qu'il a lui-même consacré à sa plus chère dévotion, le Rosaire de Marie.

MONTRÉAL. *Revue nationale*. Les prédicateurs ne sont-ils point quelquefois maussades et exigeants ? surtout quand il s'agit de certains sujets ? Nous sommes heureux de trouver la *Revue nationale* en accord avec certaines de ces idées réputées maussades. Il s'agit du *tour de voiture* en buggy. Voici l'impression d'un homme du monde sur ce genre de récréation entre jeunes gens et jeunes filles. " Les buggys succèdent aux buggys. Je n'en compte pas moins de onze dans l'espace d'une heure. Ils me laissent tous la même sensation, et je n'arrive pas à m'expliquer l'étonnante imprudence commise par les parents qui livrent ainsi leurs filles et les exposent à de pareils dangers. Cette excessive condescendance ne peut avoir qu'une cause : une confiance illimitée, exagérée des chefs de famille qui se tiendraient pour injuriés si on essayait de leur démontrer qu'ils agissent en aveugles et qu'ils dépassent les bornes. . . . Ces dispositions sont excusables parce qu'elles sont naturelles, mais que de fois elles deviennent fatales ! "

Dira-t-on que c'est un extrait de sermon ? Mais c'est invraisemblable. Et puis ce mode de procédé n'est point dans le programme de la *Revue nationale*—programme si large et si sincèrement progressif tel que le trace la plume de M. A. Buies : " Ce que nous voulons, c'est vaincre les

entraves inutiles apportées à notre essor, c'est d'alimenter les goûts d'une classe d'élite, encore restreinte, si l'on veut, mais qui augmente tous les jours, c'est de donner des productions réellement authentiques, chose presque inouïe, c'est afin d'arriver par l'effort intellectuel, par l'étude véritable et le travail sincère, à présenter aux lecteurs de tous les pays, quels qu'ils soient, où on lit le français, autre chose que les sujets antédiluviens, les commérages dilués et les puérilités qui font la pâture ordinaire de nos publications en dehors des articles empruntés et de ceux qu'on bâtit avec ceux-ci."

C'est fort bien, messieurs.

AVILA. Les actes du chapitre général des Frères-Prêcheurs annoncent l'introduction de la cause de béatification d'un certain nombre de religieux martyrisés au Tonquin. Ce sont les vénérables pères François Gil de Federich et Matthieu Alonzo Leziniana martyrisés le 22 janvier 1745, Hyacinthe Casteneda et Vincent Liena Pace martyrisés le 7 novembre 1773, Ignace Delgado et Dominique Hénarés, tous deux évêques, et leurs compagnons au nombre de vingt quatre, martyrisés dans les années 1838, 1839 et 1840.

Le chapitre demande au Rme Père Général de faire, auprès du St-Siège, les démarches nécessaires pour que S. Raymond de Pegnafort et S. Antonin de Florence, soient déclarés docteurs de l'Eglise.

Le chapitre confie également au Rme Père Général le soin de faire reconnaître et approuver par l'Eglise le culte rendu de temps immémorial à un certain nombre des premiers disciples de St-Dominique : le B. Innocent V, premier pape dominicain, le B. Hugues de S. Cher, premier cardinal dominicain, le B. Jean le Tentonique, premier évêque dominicain, le B. Humbert de Romans, 5<sup>e</sup> général de l'Ordre, le B. Jean de Verceil, 6<sup>e</sup> général de l'Ordre, le B. Laurent d'Angleterre, les B. Henri de Cologne et Conrad d'Allemagne, le B. Jean de Vicence, le B. Raymond des Vignes, confesseur de Ste Catherine de Sienne.

Enfin le chapitre charge le Rme Père Général de demander humblement au S. Siège la béatification du V. Père François de Capillas, premier martyr de la Chine, des Vénérables Pères Antoine Gonzales, Guillaume Courtet, Michel de Ozavaza, Vincent de la Croix, Luc du S.

Esprit et ses quatre compagnons, martyrs du Japon, des Vénéralles Pères Sampedo, Hermosilla, Berrio-Ochoa, Almato et leurs compagnons, martyrs du Tonquin.

COUBLEVIE (*France*) Les Pères du Tiers-Ordre enseignant ont célébré cette année la S. Dominique avec une solennité inaccoutumée. Nous regrettons de ne pouvoir donner tout au long le récit de cette fête, tel qu'il nous a été gracieusement envoyé. A la grande messe, Mgr l'évêque de Gap conféra l'ordre de la prêtrise à trois frères et le diaconat à un quatrième. Puisse l'œuvre des Pères du Tiers Ordre s'étendre en même temps que s'accroîtra le nombre de leurs ouvriers. Le Canada ne restera pas étranger à cette œuvre puisqu'ils a déjà commencé à donner des recrues au Tiers Ordre enseignant.

## CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS D'OCTOBRE.

### INDULGENCES DE NOS CONFRERIES

#### *Abréviations :*

C.-Confesseur	D. fête double
M.-Martyr	T. D. fête tout double
V.-Vierge	T. O. Tiers-Ordre
O. N.-de notre Ordre.	

Mois du Rosaire.—Indulg. de sept ans et sept quarantaines chaque jour. Indulg. plén. pour ceux qui en auront suivi les exercices au moins pendant dix jours.

- 1 Mardi. S. Remi, Ev. C. D.
- 2 Mercredi. Les SS. Anges gardiens. T. D.
- 3 Jeudi. B. Jean Massias, C. O. N. D.
- 4 Vendredi. S. FRANÇOIS D'ASSISE. C. T. D. avec Oct. solennelle.
- 5 Samedi (15e). S. Placide et ses compagnons, Mm. Simple.
- 6 16e Dimanche après l'Octave de la Trinité, 1er du mois). FÊTE DU TR. S. ROSAIRE. T. D. avec Oct. solennelle.

Indulg. plén. chaque fois que l'on visite l'autel de la Confrérie du Rosaire, depuis la veille à midi, jusqu'au coucher du soleil, le jour de la fête.—Les trois Indulg. plén. du 1er Dimanche du mois, comme au 7 janvier.—Une autre Indulg. plén. pour la communion dans l'église de la Confr. un jour pendant l'Octave.

Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.

- 7 Lundi. B. Matthieu Carreri, C. O. N. D.  
 8 Mardi. Ste Brigitte, Veuve. *Simple*.  
 9 Mercredi. S. Denys et ses compagnons, Mm. *T. D.*  
 10 Jeudi. S. LOUIS BERTRAND, C. O. N. T. D. avec Oct.  
*simple*.  
 Indulg. plén. pour tous les fidèles.  
 11 Vendredi. L'Oct. de S. François. *Solennelle*.  
 12 Samedi. B. Jacques d'Ulm, C. O. N. D.  
 13 17<sup>e</sup> Dimanche après l'Octave de la Trinité, (2<sup>e</sup> du  
 mois). L'Oct. du Tr. S. Rosaire. *Solennelle*.  
 Indulg. plén. pour les Confr. du S. Nom.  
 14 Lundi. Bse Madeleine de Panatiéri, V. O. N. D.  
 15 Mardi. Ste Thérèse, V. D.  
 16 Mercredi. S. Eustache et ses compagnons, Mm. *D.*  
 17 Jeudi. Translation de S. Pierre, M. O. N. T. D. (4  
 juin).  
 18 Vendredi. S. Luc, Euaugéliste. *T. D.*  
 19 Samedi. S. Pierre d'Alcantara, C. *Simple*.  
 20 18<sup>e</sup> Dimanche après l'Octave de la Trinité, (3<sup>e</sup> du  
 mois).  
 Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.  
 21 Lundi. Ste Ursule et ses compagnes, Vierges, Mm.  
*T. D.*  
 22 Mardi. B. Pierre de Tiferno, C. O. N. D.  
 23 Mercredi. B. Barthélemy de Bragance, Ev. C. O. N. D.  
 24 Jeudi. S. Raphaël, Archange. *T. D.*  
 25 Vendredi. S. François Caracciolo, C. D.  
 26 Samedi. B. Damien, C. O. N. D.  
 27 19<sup>e</sup> Dimanche après l'Oct. de la Trinité, (*dernier du*  
*mois*).  
 Indulg. plén. comme au 27 janvier.  
 28 Lundi. SS. SIMON ET JUDE, Ap. *T. D.*  
 29 Mardi. Bse Bienvenue, V. O. N. D.  
 30 Mercredi. Les Saints dont les reliques reposent dans  
 les églises de notre Ordre. *T. D.*  
 31 Jeudi. Vigile, jeûne S. Norbert, Ev. C. D.